

n° 95  
novembre 2009

## Le Mardi à Monoprix

Texte d'Emmanuel Darley  
Mise en scène de Michel Didym

à Théâtre Ouvert du 24 novembre au 19 décembre 2009

© ÉRIC DIDYM

### Édito

Rien que de très banal au commencement de cette histoire : une fille, Marie-Pierre, rend visite chaque semaine à son père, veuf depuis peu, pour l'aider dans les petites tâches du quotidien. Faire les courses le mardi à Monoprix par exemple. Rien que de très banal donc, sauf que « avant, il y a de ça du temps, Marie-Pierre, son nom c'était Jean-Pierre ». Le personnage imaginé par Emmanuel Darley interprété avec beaucoup de justesse par Jean-Claude Dreyfus pose une nouvelle fois la question de la marge et du regard que nous posons sur tous les êtres en marge, celles et ceux qui en s'affirmant retiennent notre attention ou, au contraire, nous laissent indifférents. La mise en scène épurée imaginée par Michel Didym fait ressortir toutes les blessures qui affleurent dans la langue de Marie-Pierre.

Le présent dossier s'adresse plus particulièrement aux enseignants du second degré. Il propose une démarche permettant de réfléchir sur le trouble identitaire, la différence et partant, le racisme ordinaire. Il permet également d'interroger ce monologue dans ce qu'il a de particulier (un monologue à deux voix en réalité) et d'envisager un prolongement sur le traitement artistique du fait divers.

Texte de référence : *Le Mardi à Monoprix* suivi de *Auteurs vivants*, Actes Sud-Papiers, 2009

Retrouvez sur ► <http://crdp.ac-paris.fr> l'ensemble des dossiers « Pièce (dé)montée »

**Théâtre Ouvert**

**Avant de voir le spectacle :  
la représentation en appétit !**

**Une histoire ordinaire** [page 2]

**Une dramaturgie du monologue** [page 3]

**Création d'une langue théâtrale** [page 4]

**Le personnage et son interprète** [page 4]

**Mise en voix** [page 4]



**Après la représentation :  
pistes de travail**

**L'espace scénographique  
et les costumes** [page 5]

**Le musicien et le rôle  
de la musique** [page 5]

**Situer le moment  
de l'énonciation** [page 6]

**Un monologue à deux voix** [page 7]

**La thématique du regard** [page 7]

**Prolongement possible :  
le fait divers** [page 8]

**Annexes** [page 9]

Avant de voir le spectacle

# La représentation en appétit !

n°95  
novembre 2009

## UNE HISTOIRE ORDINAIRE ?



À priori, lorsqu'on lit le texte de présentation que l'auteur Emmanuel Darley fait de sa pièce *Le Mardi à Monoprix*, on n'y voit rien de particulièrement extraordinaire. Une fille vient s'occuper de son père, veuf depuis peu, une fois par semaine dans la petite ville de province où elle a grandi. Ce pourrait être le récit de ces « petits riens » qui occupent la vie de personnes très ordinaires. À un détail près, peut-être, car un « détail », précisément, attire l'œil – puisqu'il est tant question du regard dans la pièce – dans la dernière phrase du texte : « Avant, il y a de ça du temps, Marie-Pierre, son nom c'était Jean-Pierre ». Le trouble identitaire du personnage nous saisit brusquement : mais qui est vraiment Marie-Pierre ?

→ Proposer aux élèves d'entrer dans ce projet par le texte de présentation de l'auteur (annexe 1). Les questionner sur cette dernière phrase. Que comprennent-ils ? Pourquoi ce double prénom masculin/féminin ? Faire remarquer, par ailleurs, les notations de regards portés sur Marie-Pierre. Pourquoi la regarde-t-on ainsi ? (« Elle est belle [...]. Elle est grande »). À la fin du texte, peut-on donner une autre explication ? Quel est le thème sous-jacent de la pièce qui n'est évoqué que discrètement dans ce texte ?

## Mise au point lexicale sur une réalité encore taboue dans notre société

Si ce texte insiste autant sur la visite hebdomadaire de Marie-Pierre et les petits gestes réglés minutieusement autour de son père, le lecteur pressent que l'essentiel est sans doute ailleurs : dans le regard porté sur le personnage central de cette histoire et sur ce qu'on peut imaginer de ses relations avec son père. Le point de crispation dans la relation semble bien être ce passage du masculin au féminin, la transformation du fils en fille. On amènera les élèves à entrevoir que cette précision des petites attentions ménagères dissimule en réalité le non-dit d'une transformation qui n'est ni reconnue ni acceptée par le père (les pistes de travail proposées dans la deuxième partie du dossier permettront d'approfondir ce point).

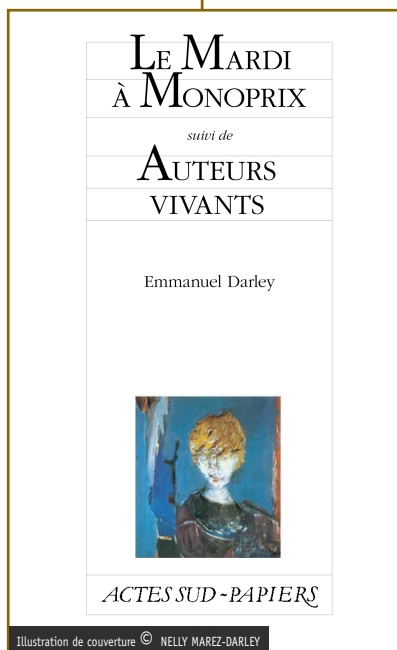
Marie-Pierre, née Jean-Pierre, est peut-être le premier personnage dans le théâtre français adoptant une réalité identitaire encore taboue dans notre société. On connaît, en effet, depuis toujours dans le répertoire théâtral les personnages de « travestis », de Shakespeare à Marivaux, voire ceux d'homosexuels exhibant une féminité hystérique (le couple de *La Cage aux folles*<sup>1</sup> par exemple). Mais ici le thème n'est pas tant ce que l'on voit (une belle femme qui ne passe pas inaperçue) que ce qui n'est pas dit, à savoir la reconnaissance par la société et surtout par la famille d'une transformation née d'un malaise identitaire.

1. On rappellera le succès phénoménal que remporta la pièce *La Cage aux folles*, écrite en 1973 par Jean Poiret. Transposée ensuite au cinéma par Édouard Molinaro avec Michel Serrault dans le rôle d'Albin-Zaza et Ugo Tognazzi dans celui de son acolyte. Fort du succès, il réalisa deux suites : *La Cage aux folles II* (1980) et *La Cage aux folles III* (1985). Cet automne, une reprise de cette pièce fétiche met en scène le couple Christian Clavier dans le rôle de Georges et Didier Bourdon dans celui de son compagnon, travesti vedette d'un club de revue très couru à Saint-Tropez.

L'étude de cette proposition artistique gagnera à faire un détour par une mise au point lexicale qui n'est pas si aisée, car la notion de « transgenre » est absente des dictionnaires et sa réalité mal connue ou chargée de nombres d'idées reçues, véhiculées, entre autres, par les médias. On pourra se reporter au site *transidentite.fr* qui explique clairement la réalité

de différentes notions : « transidentité », « transgenre », « transsexualité », « transsexualisme », « travesti », « transformisme ». On rappellera, par ailleurs, que ce n'est qu'en mai 2009 que Roselyne Bachelot, Ministre de la santé et des sports, fait sortir la transidentité de la liste des maladies mentales.

### Par quelle expression est désignée cette transformation dans le texte d'E. Darley ?



Si le père refuse d'accepter la transformation de son fils, Marie-Pierre revient de nombreuses fois sur cette nouvelle réalité pour elle.

→ Proposer aux élèves de lire le texte où Marie-Pierre fait le récit de la première fois où elle revient voir ses parents « transformée » (voir l'annexe 2). Quelle expression utilise-t-elle pour désigner cette nouvelle identité ? Vous paraît-elle curieuse (par son utilisation sans nom, précisément, auquel se rapporte cette locution

adjective indéfinie – qui redouble, par ailleurs, la marque du féminin) ? Comment peut-on expliquer cette absence de nom support de la locution ? S'agit-il d'une « maladresse » de langage ? D'une difficulté à nommer une réalité qui n'est reconnue ni par la société en général, ni par les parents de la narratrice en particulier ? Relever une autre phrase qui traduit la difficulté de communication qui caractérise cette famille (« Quoi dire quels mots dire pour faire comme si de rien »). Combien de fois cette locution revient-elle dans ce passage ? Qu'est-ce que cela traduit de la part de Marie-Pierre ?

Finalement cette expression devient la bannière de cette nouvelle identité affirmée, ce que le personnage exprimera, clairement, un peu plus loin : « Je suis comme je suis. Telle quelle et voilà ».

### UNE DRAMATURGIE DU MONOLOGUE

Si l'on considère, avec Peter Szondi<sup>2</sup>, que la forme dramatique classique, qui sert de modèle tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, repose principalement sur l'usage du dialogue, compris comme « échange interpersonnel au présent », la forme théâtrale monologique (où le monologue devient l'œuvre-même) pose forcément la question de l'interlocuteur et de l'adresse. Les spectateurs sont-ils pris à partie ? Dans le monologue, l'action au présent a été évacuée au profit du récit ; celui-ci se cristallise sur un fait précis : la visite hebdomadaire de Marie-Pierre chez son père pour lui faire ses courses. Les élèves découvriront lors de la représentation ce qui motive cette prise de parole (voir « Après la représentation »). Mais on peut d'ores et déjà les sensibiliser à cette dramaturgie de « l'anamnèse provoquée », pour reprendre la formule de Jean-Pierre Sarrazac, qui caractérise le sujet monologuant « comme

l'exact opposé du personnage des dramaturgies traditionnelles : sa qualité principale n'est point d'agir, mais de se remémorer »<sup>3</sup>.

→ À partir de l'extrait lu en classe, proposer de relever les marqueurs d'ancrage du récit et les différentes étapes qui marquent la succession des faits. Remarquer d'une part les actions accomplies et de l'autre le commentaire ou pensée intérieure qui les accompagne. Interroger les élèves sur l'effet produit. On pourra éventuellement s'appuyer sur d'autres exemples de tirades (classiques) utilisant l'hypotypose pour animer le récit.

À travers cette découverte du texte d'Emmanuel Darley, les élèves seront sans doute sensibles à la langue du personnage créée par l'auteur.

2. In *Théorie du drame moderne*, Circé, collection « Penser le théâtre », 2006

3. Jean-Pierre Sarrazac, « Les mots et leur volume de silence », in *L'Avenir du drame*, Circé/poche, 1999, p. 132.

## CRÉATION D'UNE LANGUE THÉÂTRALE

Emmanuel Darley invente en même temps que son personnage un idiolecte qui lui est propre, une « parlure » qui évoque le langage populaire, mais qui s'en démarque, néanmoins, par l'originalité d'une création verbale propre à l'écrivain.

→ Pour amener les élèves à percevoir le travail d'écriture derrière cette parole orale, proposer la lecture du texte d'Emmanuel Darley (annexe 3) dans lequel l'auteur parle de son intérêt pour les « laissés-pour-compte ».

Les élèves seront sans doute sensibles au regard porté sur ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se retrouvent « dans la marge » de la société. On attirera leur attention sur la façon dont la parole de l'écrivain se donne à entendre dans un travail d'écriture qui traduit une pensée en empathie avec son sujet. Logiquement, on soulignera la genèse de ce personnage, croisé à Monoprix et le travail imaginaire qui en découle pour la construction de l'histoire.

→ À la suite de cette lecture, reprendre en lecture à haute voix la présentation de Marie-Pierre à ses parents (annexe 2) pour établir un parallèle entre la parole d'E. Darley et celle de Marie-Pierre.

C'est, en effet, une parole qui prend appui sur la recherche de l'expression exacte pour traduire

au plus juste une pensée qui s'élabore au fil de son énonciation, et qui traque sans cesse la nuance dans le détail « croqué » sur le vif. Autrement dit, l'auteur crée une langue qui se montre elle-même en train de s'élaborer.

→ Proposer aux élèves un travail sur l'interprétation orale de ce texte pour faire sentir le mouvement de la pensée.

→ À la suite de ces lectures travaillées, faire les remarques qui s'imposent en ce qui concerne l'utilisation de la ponctuation (faire le lien avec d'autres écritures théâtrales contemporaines). Demander également aux élèves de retrouver ce qui caractérise la construction syntaxique de cette langue à partir d'un échantillon de phrases. Qu'est-ce que la désarticulation syntaxique traduit ? Quel est le sentiment de Marie-Pierre sous le regard de ses parents et en particulier celui de son père ? Leur demander de relever la phrase qui montre qu'elle reconstruit, à partir de la mémoire, la scène.

On les amènera ainsi à constater que la compréhension du texte passe nécessairement par l'oralisation de cette langue de théâtre. On les rendra alors curieux de celui qui interprète le personnage de Marie-Pierre.

## LE PERSONNAGE ET SON INTERPRÈTE

Il est possible que les élèves ne connaissent pas bien le comédien Jean-Claude Dreyfus.



© JEAN-JULIEN KRAEMER

Il pourra donc être intéressant de les inciter à faire des recherches sur cet artiste qui a fait ses débuts au cabaret dans des spectacles de transformistes, et qui aime à passer d'un genre à l'autre, de la chanson au cinéma, en passant par le théâtre.

→ Explorer le site officiel de l'acteur qui fourmille de documents visuels et sonores : [www.jeanclaudedreyfus.net](http://www.jeanclaudedreyfus.net) et lire, bien entendu, la transcription de l'entretien que Lucien Attoun, directeur de Théâtre Ouvert, a mené avec lui (annexe 4) et dans lequel il évoque son parcours et parle de son travail autour du spectacle. À partir de ce qu'ils auront construit du parcours du comédien, il serait judicieux d'amener les élèves à s'interroger sur l'intérêt que Jean-Claude Dreyfus manifeste pour son personnage d'une part, et surtout sur sa prestation dans ce rôle.

## MISE EN VOIX

→ La déconstruction syntaxique ayant été envisagée, proposer la lecture d'un ou deux extraits par plusieurs élèves. Les différentes façons de dire pourront être débattues en classe entière.

## Après la représentation

# Pistes de travail

### L'ESPACE SCÉNOGRAPHIQUE ET LES COSTUMES



M. Didym © ÉRIC DIDYM

Le metteur en scène Michel Didym a choisi de ne pas traiter cette proposition textuelle de façon réaliste, mais de la décaler en quelque sorte dans un univers qui permet au spectateur de faire son propre voyage imaginaire. Les élèves auront sans doute été frappés par le dispositif scénique qui ne renvoie pas du tout à l'idée qu'ils peuvent se faire du lieu fictif auquel fait référence la situation évoquée à la fin du texte. Du reste, ce texte semble inviter à une réinterprétation du lieu scénique car il entretient une certaine confusion sur le moment de l'énonciation. (cf. *infra*).

→ Interroger les élèves de façon très ouverte sur ce qui les a frappés dans le traitement scénographique. Les amener à une description la plus minutieuse possible de l'espace : sa forme, ses couleurs, ses matières, la lumière. Commenter la forme arrondie, le rideau fluide et soyeux comme fond de scène, le « podium » composé de marches sphériques noires et blanches. Y a-t-il illustration d'une quelconque réalité référentielle ? À quoi l'espace scénographique fait-il penser ? Évoquer également la présence du musicien qui n'apparaît pas dans le texte.

→ S'appuyer sur une activité de dessin et proposer aux élèves de représenter, comme s'ils étaient scénographes, l'espace scénique, en y plaçant les deux personnages présents.

→ Décrire le costume de Marie-Pierre et le caractériser : est-on du côté du réalisme ou de la caricature ?

On pourra également prolonger ce travail par une approche de l'esthétique « cabaret » ou « music-hall » (voir le site de Jean-Claude Dreyfus et la bibliographie proposée en annexe 7). Cette présence, qui relève assurément de la performance d'acteur, peut faire penser à bien des égards à un *one man show* où le rapport avec la salle est frontal, l'artiste s'adressant directement au public.



© ÉRIC DIDYM

### LE MUSICIEN ET LE RÔLE DE LA MUSIQUE

Le metteur en scène Michel Didym travaille souvent avec des musiciens qui, présents aux répétitions, créent la musique en même temps que le spectacle s'élabore et se répète. Ainsi le contrebassiste Philippe Thibault forme-t-il un duo sensible avec le comédien Jean-Claude Dreyfus.

→ Demander aux élèves ce qu'ils ont ressenti en présence du musicien et de sa création musicale. Qu'apporte la musique dans ce spectacle ? Quel est son rapport au texte ? Par rapport au jeu du comédien ?

On tâchera de s'appuyer sur des moments précis

du spectacle : la musique peut se faire bruitage, créer une atmosphère, accompagner un mouvement de l'acteur, ponctuer sa parole, etc.

→ **Proposer ensuite la lecture des propos du musicien Philippe Thibault (annexe 5) pour approfondir la question de son rôle et de sa présence scénique. Les élèves ont-ils pensé à la présence d'un ange ? Pourquoi ? Ont-ils d'autres propositions à faire ?**

En conclusion, il faudra souligner que dans cette création, aucune signification préconstruite n'est imposée au spectateur. Chacun, selon sa sensibilité, reçoit la présence de ce musicien et de sa musique de façon personnelle. La partition musicale se construit en même temps que s'élabore le travail scénique sur le texte pour ne devenir qu'une seule et même partition – à deux voix.



## SITUER LE MOMENT DE L'ÉNONCIATION

Il faut attendre la fin du spectacle pour comprendre ce qui motive cette longue prise de parole. On s'appuiera sur l'*excipit* de la pièce (annexe 6) pour dégager avec les élèves comment se construit rétrospectivement la compréhension de cette anamnèse (voir Avant la représentation : « Une dramaturgie du monologue »).

→ **Qu'est-ce qui amène le personnage à s'exprimer ainsi à travers ce long monologue ? Quelles circonstances conduisent Marie-Pierre à se « vider » à travers cette logorrhée et dérouler ainsi tout ce vécu ? Que lui est-il arrivé ? Qu'est-ce qui explique, par ailleurs, qu'elle se focalise sur ce moment précis de sa vie, à savoir sur ce rituel du mardi ?**

Interroger plus précisément les élèves sur ce moment d'énonciation qui, s'il se révèle comme « un coup de théâtre », peut cependant susciter des interrogations.

→ **Y a-t-il des indices dans le cours du monologue qui nous laissent le deviner ?**

**Si l'on reprend précisément l'*excipit* de la pièce (annexe 6), n'y a-t-il pas une prolepse étrange ?**

« Tout le monde peut le lire dans le journal ce matin » : comment peut-elle le savoir ?

La question de l'adresse n'est pas non plus résolue par le texte. Il est vrai qu'au début, Marie-Pierre fait part de cette tendance qu'elle a face au silence de son père (« Je parle toute seule ») mais ceci est motivé par la situation interpersonnelle (le père ne « moufte » pas, et sans doute se sent-elle obligée de « meubler » ce silence).

→ **Mais qui est présent au moment où tout ce monologue est prononcé ? (On n'oubliera pas de signaler la présence des spectateurs.) Peut-on dire alors que nous sommes dans le cas d'un réalisme absolu ?**

On dit souvent qu'au moment de sa mort, on voit toute sa vie défiler ; or ce n'est pas vraiment le cas pour Marie-Pierre qui se focalise sur ses relations avec son père.

→ Comment expliquer que l'on ne sache quasiment rien d'autre de sa vie, notamment de sa vie en dehors des mardis, dans la petite ville voisine de quelques kilomètres de celle de sa ville natale ? Qu'est-ce qui, à travers ce récit, montre que Marie-Pierre aurait bien aimé que son père l'interroge, s'intéresse à son autre vie ? Qu'est-ce que la narratrice découvre en rencontrant une amie

de son père ? Qu'est-ce que cela induit des sentiments de celui-ci par rapport à son fils (« sa fille ») ?

Cette rencontre de hasard a permis de nuancer la compréhension que l'on peut avoir des relations entre les deux personnages. Le père cache en effet visiblement ses sentiments profonds lorsqu'il est soumis aux regards extérieurs en présence de Marie-Pierre.

## UN MONOLOGUE À DEUX VOIX

Ce monologue a ceci de paradoxal qu'il fait entendre les deux voix des personnages mis en présence par une alternance des prises de parole. Les élèves auront sans doute été sensibles au talent de « ventriloque » de Jean-Claude Dreyfus.

→ Dans un premier temps, demander aux élèves par quel procédé stylistique l'auteur fait entendre l'alternance des deux voix des personnages. On insistera sur la répétition et l'effet produit par ces « il dit » / « je dis » qui introduisent de façon systématique les paroles directes.

→ Les interroger ensuite sur l'interprétation de l'acteur. Comment peut-on caractériser les

deux voix ? Que peut-on dire alors du caractère du père ? Comment apparaît, par effet de contraste, Marie-Pierre ? Lequel des deux semble « outrancier » ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui, dans le texte, va dans le sens de l'interprétation de Jean-Claude Dreyfus ? (« Il n'est pas facile monsieur André »).

On amènera les élèves à conclure que ces deux voix alternées ne communiquent jamais : l'un fuit systématiquement l'échange que l'autre cherche désespérément à établir. On pourra également tirer le fil du « double », à savoir la dimension schizophrénique de ce personnage qui cherche à faire disparaître Jean-Pierre derrière Marie-Pierre, mais qui fait parler son père, comme s'il l'avait intégré jusqu'à lui restituer sa voix propre.

## LA THÉMATIQUE DU REGARD

Ce monologue déplore l'absence de parole échangée mais accuse aussi, à travers la description de ces petits gestes qui construisent le lien social – faire ses courses, boire un café, etc. –, la façon dont la société stigmatise la différence créant ainsi un sentiment d'exclusion. L'auteur rend sensible la cruauté, la gêne et la bêtise des gens par l'omniprésence de la thématique du regard, transformant son personnage en « bête curieuse ».

→ Demander aux élèves de se souvenir de différents moments où la narratrice est ainsi en proie aux regards des autres. Comment perçoit-elle ces regards ? Comment chacun des personnages évoqués se comporte-t-il face à l'amabilité de Marie-Pierre qui cherche le dialogue (le vigile du magasin, la vendeuse dans les rayons, le caissier, le serveur au café) ?

Au moment de payer à la caisse, il y a comme un effet de ralentissement, dont on ne peut déterminer s'il relève d'une impression subjective de

la narratrice ou s'il est bien réel, Marie-Pierre étant effectivement l'objet d'un attroupement, (« C'est moi qui suis l'attraction »).

→ Relire le passage du texte « Dans la marge » (annexe 3) qui relate le moment où l'auteur lui-même a fait l'expérience de cette rencontre et qui a motivé l'écriture de cette pièce. Questionner éventuellement les élèves sur la réaction qu'ils auraient eue à la place d'Emmanuel Darley.

Au-delà de la situation du personnage, on soulignera l'insistance avec laquelle Marie-Pierre se place sans cesse sous le regard des autres. On rappellera les premières phrases sur lesquelles s'ouvre le spectacle : « Tout le monde me regarde le mardi. Tout le monde ». Comment le public peut-il ne pas se sentir « englobé » par ce constat, lui qui a précisément les yeux fixés sur le comédien à ce moment ? Tout au long du spectacle le spectateur est dans la position du « voyeur », et c'est visiblement à lui que s'adresse ce monologue...

## PROLONGEMENT POSSIBLE - LE FAIT DIVERS

Le fait divers est fréquemment le point de départ d'une œuvre, qu'elle soit romanesque, théâtrale, voire cinématographique. Ces faits de société, souvent terribles, fascinent, en effet, par ce qu'il révèle de monstrueux dans la nature humaine. On rappellera l'épisode des sœurs Papin qui défraya la chronique en 1933. Ces deux sœurs employées de maison au Mans massacrèrent leur maîtresse et sa fille de façon particulièrement atroce. À l'origine de l'écriture de la pièce de Jean Genet *Les Bonnes* (1947), ce fait divers a donné lieu à plusieurs films : Nikos Papatakis tourne en 1962 *Les Abysses* puis Claude Chabrol reprend la trame dramatique du destin des sœurs Papin en l'adaptant pour son film *La Cérémonie* (1995), avec Isabelle Huppert et Sandrine Bonnaire, tandis que la même année, Nancy Meckler réalise au Royaume-Uni *Sister My Sister* sur le même thème, avec Joely Richardson et Jodhi May. Enfin, *Les Blessures assassines* (2000) de Jean-Pierre Denis, avec Sylvie Testud et Marie-Julie Parmentier reprend de nouveau ce thème. Au théâtre, c'est le dramaturge Jean Magnan qui réécrit cette histoire en 1979 avec *Et pourtant ce silence ne pouvait être vide...* (Éditions Théâtrales, 2003).

On pourrait citer bien d'autres faits divers pris en charge par le regard d'un auteur (à commencer par le précédent spectacle mis en scène par Michel Didym créé à Théâtre Ouvert cet automne :

*La Séparation des songes* de Jean Delabroy avec Marie-Julie Parmentier), mais ce qui frappe ici, c'est que le fait divers n'est pas traité comme tel puisqu'il est évacué dans les dernières lignes du texte, et que l'assassin reste anonyme comme dans la plupart des crimes de ce genre. C'est donc la partie immergée de cet assassinat qui est donnée à voir au spectateur : le gros plan sur un moment ritualisé de la vie de la narratrice, totalement décroché de l'issue fatale, qui apparaît du coup comme anecdotique.

→ **Proposer aux élèves de rédiger l'article publié dans le journal relatant la mort tragique de Marie-Pierre.**

Pour information, on précisera que la transphobie est malheureusement une réalité qui s'accompagne de nombreux assassinats à travers le monde, et notamment en Amérique Latine. Tous les trois jours une personne transgenre est tuée dans le monde.

→ **Proposer le travail d'écriture suivant : à partir d'un fait divers que vous choisirez, inventez l'histoire du personnage (au choix la victime ou l'assassin) que vous écrirez à la première personne sous forme de monologue. Vous trouverez, de plus, une motivation pour cette prise de parole (lettre, enregistrement sur portable, etc.).**

Nos chaleureux remerciements à Audrey Houy-Boucheny de Théâtre Ouvert qui a permis la réalisation de ce dossier dans les meilleures conditions.

Tout ou partie de ce dossier sont réservés à un usage strictement pédagogique et ne peuvent être reproduits hors de ce cadre sans le consentement des auteurs et de l'éditeur.

La mise en ligne des dossiers sur d'autres sites que ceux autorisés est strictement interdite.  
Contact CRDP : communication@ac-paris.fr

### Comité de pilotage

Michelle BÉGUIN, IA-IPR Lettres-Théâtre (Versailles)

Jean-Claude LALLIAS, Professeur agrégé, conseiller Théâtre, département Arts et Culture, CNDP

Patrick LAUDET, IGEN Lettres-Théâtre

Sandrine MARCILLAUD-AUTHIER, Chargée de mission lettres, CNDP

### Auteur de ce dossier

Rafaëlle PIGNON, Professeur de Lettres

### Directeur de la publication

Bernard GARCIA, Directeur du CRDP de l'académie de Paris

### Responsabilité éditoriale

Marie FARDEAU,  
CRDP de l'académie de Paris

### Responsable de la collection

Jean-Claude LALLIAS, Professeur agrégé, conseiller Théâtre, département Arts et Culture, CNDP

### Maquette et mise en pages

Virginie LANGLAIS  
Création, Éric GUERRIER  
© Tous droits réservés

ISSN : 2102-6556



## Annexes

### ANNEXE 1 : TEXTE DE PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

#### *Le Mardi à Monoprix*

Depuis quelque temps, chaque mardi, Marie-Pierre s'occupe de son père. Elle passe la journée avec lui. Elle lui fait son ménage, son repassage. Ils causent un peu, de tout, de rien.



© ÉRIC DIDYM

D'aujourd'hui et puis d'hier. D'avant. De Chantal, la mère, qui désormais n'est plus. De Jean-Pierre aussi. Ils causent et puis ils sortent. Ils font la promenade habituelle. La rue droite, la place de la Mairie et puis le chemin le long du canal. Mais surtout, le mardi, Marie-Pierre et son père, ils vont à Monoprix. Ils prennent des choses pour la semaine. De quoi nourrir le père jusqu'au mardi suivant. Ils vont l'un et l'autre dans les rayons. Marie-Pierre porte les courses dans le panier plastique de chez Monoprix. Ils ont leurs petites habitudes. Puis ils font la queue et passent à la caisse. On les connaît ici. On les regarde. On regarde Marie-Pierre surtout. Elle est belle, Marie-Pierre. Elle est grande. On ne voit qu'elle. Tous les yeux sont tournés vers elle quand elle fait les courses avec son père, le mardi matin, chez Monoprix. Avant, il y a de ça du temps, Marie-Pierre, son nom c'était Jean-Pierre.

Emmanuel Darley

### ANNEXE 2 : EXTRAIT DE LA PIÈCE : PRÉSENTATION DE MARIE-PIERRE À SES PARENTS

Je me souviens du jour où telle quelle je suis venue me présenter à eux. Elle et lui. Les deux vivant encore pas simplement lui avec sa solitude. Je me souviens de ce jour.

La première fois que l'on arrive changée comme ça transformée là telle quelle c'est quelque chose de passer des rues et des lieux qu'avant on connaissait. Tout qui vous regarde les gens les murs les pierres. On est dévisagé. Non. Dévisagé c'est pour le visage non juste le visage ? Tête aux pieds là plutôt on dirait. Regardée en tous sens retournée secouée pour trouver sans doute le quelque chose là qui cloche. Toujours été telle quelle mais bon à l'intérieur alors désormais ceux d'ici à me reluquer les contours ceux qui d'avant me connaissaient. À tenter rebâtir.

Elle et lui assis côte à côte à la table de la salle à manger quand je suis telle quelle pour la première fois entrée elle comme abasourdie lui de suite levé et passé dans la pièce à côté c'est la cuisine qui est là à côté.

La porte dans mon dos claquée sur lui refermée et nous deux toutes les deux à demeurer dans le silence. Quoi dire quels mots dire pour faire comme si de rien.

Peut-être qu'alors je dis Voilà. Et que Oui elle répond.

Je reste un bon moment un moment qui semble durer mais est-ce que vraiment ça dure et puis je m'en vais sur mes talons nouveaux vacillante.

## ANNEXE 3 : « DANS LA MARGE »

**Texte d'Emmanuel Darley à propos de son travail d'écriture, extrait du *Journal de Théâtre Ouvert* n° 25 (oct.-nov.-déc. 2009)**

*L'œuvre d'Emmanuel Darley, théâtre et roman, met très souvent le lecteur/spectateur en présence de personnages isolés, hors normes. Border line ou mis au ban de la société parce qu'ils sont différents, ils dévoilent leur humanité sans pathos. S'écartant du Mardi à Monoprix pour mieux y revenir, Emmanuel Darley s'explique.*

Je regarde toujours par côté les gens, tu sais, dehors. Ça que j'aime bien, être attentif à d'autres, des qu'on ne voit pas forcément toujours, ceux qui pourraient dire, vous qui passez sans me voir. Ceux un peu sur le bord. Ceux dans la marge. Autres. Souvent eux qui inspirent. Les fêlés, les brisés. Les oubliés, les écartés. Les laissés pour compte. Ceux qui parlent seuls. Types en chemin sur les routes, main tendue près des postes. Les ratés et les laids. Ceux que l'on raille et qu'on pointe du doigt. Ceux que l'on suit sans gêne des yeux.

Dans la marge. Sortis d'eux-mêmes ou bien jamais entrés. Virés peu à peu, mis hors circuit, comme on dirait glissés.

Ça m'intrigue. Ça me titille. J'imagine des blessures. Des failles et des colères. Je pars des images que je croise et je brode.

[...]

Je ne sais pas dire pourquoi ça m'intéresse la marge. Le différent, le à côté. Toujours été par ça attiré même avant même de commencer à écrire, tu sais, quand on était petit. Ceux qui vivaient de rien. Ceux qui faisaient autrement, pas dans les règles. Ceux sans toit ni loi.

Sans doute est-ce que ça touche, à l'intérieur profond. Sans doute relation à moi intime dont je ne parlerai pas puisque c'est marqué intime.

Quelque chose peut-être de la liberté.

De la solitude. Du seul contre tous. Invisible ou au contraire, cible. Possible cible si nécessaire. Bouc émissaire.

Quelque chose qui sait du tréfonds de l'humanité. Un reste quand autour ça file, ça écrase, ça évite.

Quand autour c'est la peur et le chacun pour soi qui compte.

Ces gamins vers chez moi, dans les villes du Sud vers chez moi, qui zonent de ville en ville, punks à chien on peut dire, masses inquiétantes de presque gamins trop vite vieilliss, par la route, l'alcool et tant d'autres choses vieilliss, ces filles en particulier, cette fille lycéenne que j'avais croisée dans un atelier écriture option théâtre, de celles que l'on remarque, d'intelligence sensible, ayant d'un coup tout envoyé bouler pour suivre un type comme ça, punk à chien. Glissant alors personnage. (*Comme on se retrouve*, texte inédit)

[...]

Bord des routes, bord des villes, bord du monde, les gens ainsi, poussés ou bien glissés qui m'attirent. M'inspirent.

Faits divers. Misère. Marge, voilà.

Différence. Pas comme vous. Nous. Un peu décalé.

Des histoires qu'on peut tresser de ça, de là. Des mots, des inventions, des langues à part, on peut chercher histoire, oui, d'être vraiment en marge. À côté. Des mots de ceux qu'on tourne en boucle à l'intérieur. Des mots minimums qu'on a conservés pour survivre.

Des mots pour dire je suis comme ça que ça vous plaise ou non. Pour dire, ne cherchez pas, je suis ailleurs.

Je me souviens, oui, de cette femme un peu large, à la caisse du Monoprix chez moi, et des regards de tous sur elle convergents. De cet instant de trouble où l'on se demande et puis, bien sûr, on saisit. On devine le changement. Le féminin avec derrière le masculin qui reste. Et alors on rentre troublé chez soi en se disant voilà, je vais écrire sur elle, sur ça, ce sujet, là, jamais pensé avant et l'on se creuse un peu histoire de trouver comment dire, trouver *Je suis telle quelle désormais*, trouver Jean-Pierre et Marie-Pierre. Dire direct les choses ou bien effleurer sensible, se concentrer sur le concret, les gestes concrets du quotidien pour dire sans avoir l'air de dire, la différence, le hors la norme. Pour dire aussi, de ces choses que l'on partage tous.

Emmanuel Darley

## ANNEXE 4 : LUCIEN ATTOUN S'ENTRETIENT AVEC JEAN-CLAUDE DREYFUS

Extrait du *Journal de Théâtre Ouvert* n°25 (oct.-nov.-déc. 2009). Transcription : Valérie Valade

**Lucien Attoun** – Comment s'est faite la rencontre avec Michel Didym et Emmanuel Darley ?

**Jean-Claude Dreyfus** – Michel m'a invité à la Mousson d'été il y a deux ans et demi, pour lire deux textes, dont *Le Mardi à Monoprix* d'Emmanuel Darley. Quand j'ai découvert le texte, j'ai adoré. Je connaissais le travail de Michel, mais on ne se connaissait pas bien. Avant d'aller à Pont-à-Mousson, en me baladant, j'ai trouvé sur un marché provençal une robe, qui est restée dans le spectacle.

[...]

**L.A** – Je me souviens quand vous avez fait votre entrée, avec cette robe, on aurait pu se dire : « Est-ce qu'il va ajouter quelque chose ? Est-ce qu'il va en faire un peu trop ? » Mais ces questions ont été balayées en trente secondes. C'est-à-dire que Jean-Claude Dreyfus était d'une délicatesse énorme, en disant, en somme : « Je ne suis pas celle que vous croyez ».

**J-CD.** – Oui, c'est un personnage tout en émotion, en sensibilité. Mais en fait, au moment de la *Grande Eugène*, même si c'était du cabaret, on était aussi d'une grande sévérité. Le deuxième spectacle que l'on a fait avait eu un peu de mal à prendre : on avait décidé de faire sobre, avec une grande simplicité dans les maquillages et les gens étaient très surpris. Tout d'un coup, ils ne voyaient plus « les travelos », mais des personnages qui venaient plus d'un théâtre dans le style du théâtre Nô, d'un théâtre élégant et arrogant. Mais très vite ils ont compris et suivi ... Là, avec Michel on est parti vers une chose assez subtile... je n'aurais pas voulu aller ailleurs non plus.

**L.A** – Au fait, qui est Marie-Pierre ?

**J-CD.** – Marie-Pierre ? C'est le fils de deux personnes qui vivent dans une province, et qui au cours de son enfance a réalisé qu'il n'était pas vraiment fait pour être un garçon. Il a dû prendre un peu de temps pour réaliser sa transformation, pour être telle qu'elle apparaît. On

va dire quand même que je suis une dame d'un certain âge, de mon âge en tout cas. Donc il a dû prendre un peu de temps. Ses parents et surtout son père n'ont pas bien compris et surtout accepté comment Jean-Pierre était devenu Marie-Pierre. « Papa » n'arrive pas bien à saisir cette réalité : « *Jean-Pierre ! Mais tu pourrais au moins mettre un pantalon Jean-Pierre. Tout de même. Un pantalon.* » Sa mère vient de mourir, Marie-Pierre est partie vivre à 80 kms, dans une autre petite ville. Là, elle est comme elle est, « telle quelle », comme elle dit. Elle vit sa vie de femme, même si on la regarde parce qu'elle est grande, parce que je ne sais quoi... En tout cas, personne ne l'a connue avant, elle est intégrée. Dans la pièce, elle revient dans la ville de son père. Elle aime son père malgré tout, elle vient régulièrement lui faire sa vaisselle, sa cuisine, son ménage.

**L.A** – Ses courses, le mardi à Monoprix.

**J-CD.** – On descend dans la rue où on croise des regards qui ont connu ce petit garçon avant, le père a honte, il marche derrière. C'est un vrai propos sur l'exclusion. D'ailleurs depuis deux ou trois mois, Madame Bachelot – qui peut-être elle-même d'ailleurs... je me suis posé la question... mais, on ne sait pas – a dit que la transsexualité n'était plus une maladie mentale. C'est officiel maintenant : les transsexuels – et j'en connais quelques-uns – ne sont plus des malades mentaux. À savoir quand même que les homosexuels, c'est depuis 1983.

**L.A** – On progresse...

**JCD** – À petits pas...

[...]

**L.A** – *Le Mardi à Monoprix* démarre la saison 2009/2010 avec une très belle tournée.

**J-CD.** – De septembre à mi-janvier. Et en novembre, nous sommes à Théâtre Ouvert. Je pense que c'est le lieu idéal, parce que c'est un lieu de culture et d'auteurs contemporains, et aussi parce que c'est à Pigalle, que c'est à côté du Moulin Rouge ! Je trouve que c'est très bien pour moi de faire le lien.

## ANNEXE 5 : ENTRETIEN AVEC LE MUSICIEN, PHILIPPE THIBAUT

Entretien extrait du *Journal de Théâtre Ouvert* n°25 (oct.-nov.-déc. 2009) réalisé par Pascale Gateau et Valérie Valade

[...]

En lisant le texte, seul chez soi, on entend déjà des choses. Le texte est quelque chose qui chante. Il y a des points communs entre les sons. Ça me donne envie parfois d'écrire des phrases musicales. Mais c'est évidemment avec la voix du comédien, sa façon particulière de dire, que des idées que j'ai eues rebondissent ou pas. Et inversement. C'est une interaction qui existe sur le plateau.

[...]

**Les acteurs sont pour vous des partenaires de jeu ?**

On joue ensemble. C'est à la fois un dialogue, un accompagnement, une ambiance. Pour moi la musique est un peu comme la lumière, on met un focus sur un visage, un corps. La musique est présente tout de suite dans le travail.

**La musique que vous créez pour un spectacle, vous la jouez toujours en direct ?**

Dans le travail que j'ai fait jusqu'à présent, ce que j'aime c'est que je suis toujours sur scène, comme le comédien... ni dans la fosse, ni derrière un rideau. C'est du *live* : tout est précis mais vivant, différent à chaque représentation, suivant sa propre énergie et celle du comédien. Ça se construit au fil des représentations, dans la mise en scène. C'est ce qui n'est pas évident : trouver une place par rapport au public, se trouver un personnage. Pour *Le Mardi à Monoprix*, Michel sentait que l'instrument pouvait être la contrebasse, donc on a essayé de se raconter une histoire autour de ce personnage à la contrebasse.

**Vous vous êtes raconté quoi ?**

Je ne veux pas trop dévoiler le spectacle... On se disait avec Michel : peut-être que ce personnage à la contrebasse accompagne le personnage interprété par Jean-Claude Dreyfus vers l'au-delà pendant qu'il raconte son histoire : c'est peut-être un ange ? Je suis d'ailleurs habillé tout en blanc. Disons que pour nous c'étaient des pistes pour faire exister ce personnage, qui n'est pas dans la pièce d'Emmanuel Darley. La musique est mentale et ambiance le texte, l'accompagne d'une manière présente, un peu comme une vibration. Je voulais faire ça avec la contrebasse : entrer dans le son de Jean-Claude, essayer de croiser les matières sonores.

**Comment travaillez-vous ? Par analogie, illustration ? Ou intensité, force, rythme, mouvement ?**

Tout ça. On se rend compte dans les répétitions que ce qu'on pensait être une bonne idée parfois ne fonctionne pas du tout. Tout dépend de la manière dont les sons vont résonner avec les mots et de la façon dont le metteur en scène veut éclairer les choses. On essaie et tout à coup on se dit : « c'est ça » et on fixe.

[...] On cherche à ce que la musique aide le comédien et soutienne le texte.

**Jean-Claude Dreyfus dit que dans le spectacle vous êtes comme un ange de cabaret et que, même s'il a des rapports musicaux avec vous, pour son personnage vous n'existez pas.**

Ah c'est sympa, je vais lui passer un coup de fil immédiatement ! Effectivement, ça rejoint ce que je disais tout à l'heure. Mon personnage a une présence mentale. C'est comme un fantôme, un esprit. On n'a pas de rapports. Il me regarde mais comme s'il ne me voyait pas, un peu comme dans *Les Ailes du désir*. C'est magique.

Entretien réalisé par Pascale Gateau et Valérie Valade

## ANNEXE G = EXCIPIT DE LA PIÈCE

Je ne reviens pas mardi.

Je ne viendrais plus le mardi.

Nous n'irons plus jamais.

Monoprix c'est fini.

Je travaillais hier au soir disons cette nuit voilà je travaillais j'étais à mon travail jamais je n'ai pu lui dire le travail que je faisais depuis que telle quelle je suis devenue.

Je ne pouvais pas.

Il va le savoir désormais mon travail.

Partout c'est écrit.

Tout le monde peut le lire dans le journal de ce matin.

Il y a mon nom. Mon nom et mon prénom. Mes prénoms. Celui d'avant et celui d'à présent.

Je travaillais hier au soir c'était lundi dans la nuit de lundi à mardi je travaille toujours dans la nuit de lundi à mardi et cela ne m'a jamais empêchée de venir le voir de passer avec lui la journée du mardi.

Je travaillais et je ne sais pas l'heure qu'il était sans doute était-ce déjà mardi bien tôt avant l'aurore dans la nuit de mardi à l'heure où nombreux sont ceux qui dorment dans la ville où je travaille et où je vis et avec celui-là nous sommes allés ensemble et puis après une fois que une fois rhabillé il s'est jeté brutal sur moi et m'a donné un deux je ne sais plus combien d'innombrables coups de couteau je n'ai pas pu compter comment compter dans ces moments-là je l'ai regardé j'ai essayé de comprendre et puis il est parti et je suis restée ainsi à finir et tout en finissant doucement je pensais je me demandais c'est cela la dernière chose à laquelle j'ai pensé Qui c'est qui va s'occuper de toi qui donc pour t'accompagner régulier dans les rayons à Monoprix et puis te tenir compagnie ?

J'ai pensé et puis ça c'est fini.

## ANNEXE 7 : BIBLIOGRAPHIE - FILMOGRAPHIE

### Écrits d'Emmanuel Darley

#### Romans

- *Des Petits Garçons*, POL, 1993
- *Un Gâchis*, Verdier, 1997
- *Undesmalheurs*, Verdier, 2003, Prix Charles Brisset 2003
- *Le Bonheur*, Actes Sud, 2007

#### Théâtre

- *Badier Grégoire*, Théâtre Ouvert/Tapuscrit, 1998
- *Pas Bouger*, Domens, avril 2000, nouvelle édition accompagnée de *Qui va là ?*, Actes Sud-Papiers, 2002
- *Une Ombre*, Théâtre Ouvert/Tapuscrit, 2000
- *Indigents*, Actes Sud-Papiers, 2001
- *Souterrains*, Théâtre Ouvert/Tapuscrit, 2001
- *Plus d'école*, L'École des Loisirs, 2002
- « Soldat Cheval », in *Kaboul*, ouvrage collectif, Espaces 34, 2003
- « Tous autant que vous êtes... » in *Monologues pour...*, Espaces 34, 2003
- *Là-haut la lune*, L'École des Loisirs, 2003
- *C'était mieux avant*, Actes Sud-Papiers, 2004

- *Flexible, hop hop!* suivi de *Être Humain*, Actes Sud-Papiers, 2005
- *Quelqu'un manque*, Espaces 34, 2006
- *Les Cinq Doigts de la main*, ouvrage collectif, Actes Sud-Papiers, 2006
- *Le Mardi à Monoprix*, Actes Sud-Papiers, 2009
- *Adam F.*, Actes Sud, à paraître en 2010.

#### Pour approfondir, aller plus loin...

On pourra consulter l'*Anthologie des auteurs dramatiques de langue française 1950-2000* par Michel Azama, Éditions Théâtrales/Scérén (CNDP), 2003 ; le tome 1 « Continuité et renouvellement », pour avoir une liste de pièces-monologues (p. 120-122) ; le tome 2 « Récits de vie : le moi et l'intime », pour aborder la question du faits divers au théâtre.

Au cinéma, on pourra voir le film américain qui traite le sujet de la transsexualité : *Transamerica*, film de Duncan Tucker, (2005) avec Felicity Huffman